Un bain forcé

Autor(en): **Dourliac, Arthur**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[8] (1905)**

Heft 24

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-255290

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

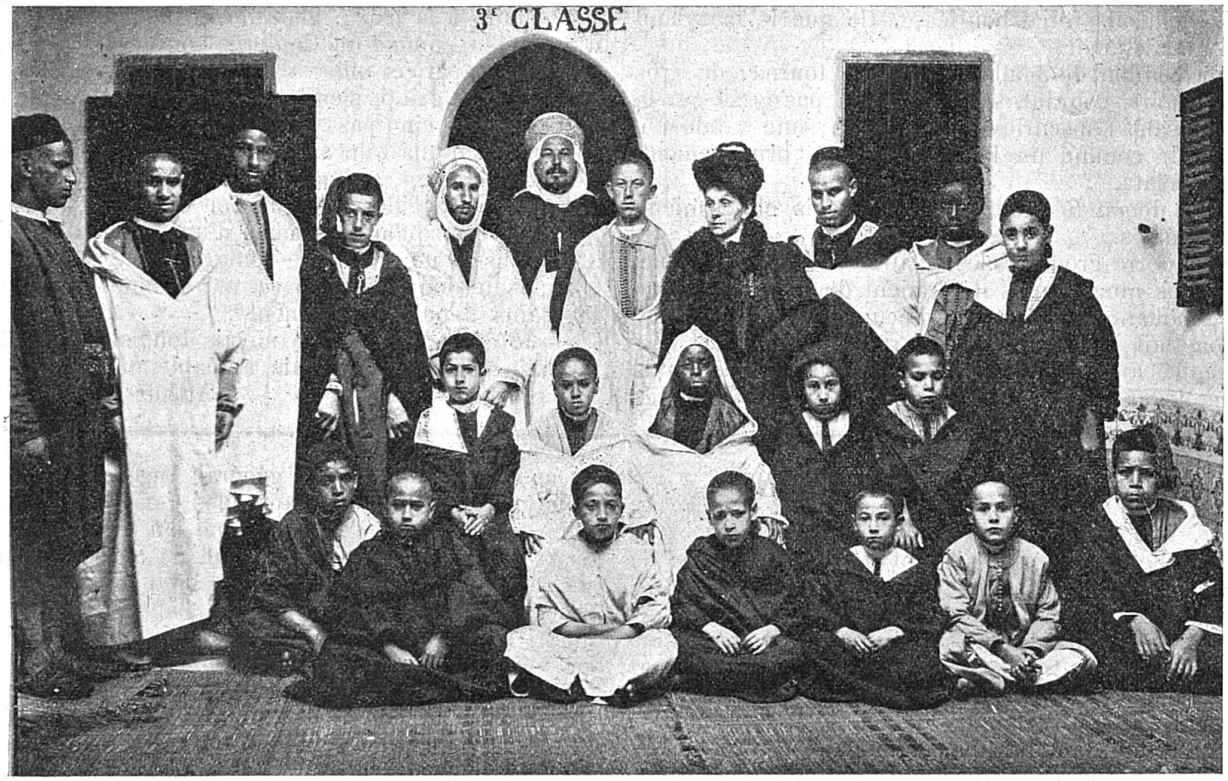
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Madame Saint-René Taillandier, l'épouse du ministre français à Alger est entourée de jeunes Arabes, de l'instruction desquelles elle s'est chargée. Elle s'acquitte de sa tâche difficile et ingrate à la satisfaction de chacun. M. Saint-René Taillandier a été chargé récemment d'une mission auprès du sultan du Maroc et c'est le 29 janvier écoulé que le ministre français fut reçu en audience par Abd el Aziz auquel il présenta ses lettres de créance. Cette mission, ainsi qu'on le sait, n'a pas entièrement réussi, puisque son échec vient de provoquer la démission de M. Delcassé, ministre des affaires étrangères.



Phot. C. Chusseau-Flaviens, Paris.

Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER, l'épouse du ministre français à Alger.

Un bain forcé.

Privé de mes jambes, mais non de mes yeux, jamais rassasiés, je me faisais déposer sur la plage de Mers, dans ma chaise à porteurs balancée par deux robustes baigneurs, tel le palanquin d'un Résident aux Colonies, et là, sur le galet ou sur le sable, oublieux des infirmités et des souffrances, je me saturais d'oxygène et jouissais pleinement du spectacle magique de la Grande ensorceleuse, attirante et onduleuse dans sa robe aux reflets changeants comme celle de la Loïe Fuller.

Un seul regret: toujours souriante depuis mon arrivée, jamais elle ne m'avait donné un échantillon de ses fureurs; la séduisante Sirène masquait la Gorgone échevelée.

Une tempête et un coucher de soleil étaient les deux objets de mon ambition que je n'avais pu satisfaire jusqu'alors, le ciel demeurant obstinément serein, les vagues caressantes et la Faculté ne me permettant pas les rentrées tardives.

Certain jour cependant, la chaleur m'encourageant à la désobéissance, je prolongeais la séance plus que de raison, suivant les ébats des baigneuses effarouchées et de hardis baigneurs, et m'intéressant aux forteresses et constructions diverses des joyeux bambins profitant de la marée basse pour travailler autour de moi.

Peu à peu, les cloches des hôtels faisaient le vide parmi les pêcheuses de crevettes, ingénieurs en herbe, etc., regagnant, qui la table d'hôte, qui la table de famille, et les yeux fixés sur la descente de l'astre incandescent, j'attendais le moment psychologique où il sombrerait dans une nappe de feu.

Fut-ce éblouissement, fatigue ou tout autre cause, mais, insensiblement, mon regard se voila, mes paupières battirent, se fermèrent et je m'endormis d'un profond sommeil.

Une sensation de fraîcheur me réveilla...

Las! le soleil était couché, et depuis longtemps sans doute, car la nuit était tombée, et la lune, mirant sa grosse face ronde dans l'eau clapottante où trempaient mes souliers jaunes, semblait me contempler d'un œil ironique.

Je ne bondis pas sur mes pieds, et pour cause, mais, tournant la tête avec inquiétude, je vis la plage déserte, silencieuse et sombre, tandis que les lumières et les flonflons du Casino arrivaient jusqu'à moi.

M'avait-on cru rentré? oublié? Le fait est que j'étais là, seul, abandonné, et que la mer montante me fouettait déjà les jambes, traitement hydrothérapique auquel n'avait pas songé mon médecin.

Je criais, j'appelais... Ah bien, oui! Autant en emportait le vent.

Pour plaisante, la situation n'en était pas moins désagréable, et, malgré moi, l'aventure du „Paralytique" de Camille Debans, à l'incendie de l'Opéra-Comique me trottait par la cervelle. Allais-je être son pendant!?

Si l'on ne s'apercevait pas de mon absence? ou si l'on s'en apercevait trop tard?

Et la mer montait, dépassant les chevilles, puis les mollets, puis les genoux, et j'avais beau enfler ma voix, celle de l'Océan l'étouffait sans peine.

Personne ne répondant à mes appels, j'eus l'idée d'allumer une cigarette, espérant que ce point rouge dans la nuit attirerait peut-être l'attention d'un passant; et, le col tourné vers la Promenade, à attraper un torticolis, je tirais force bouffées... Ce que le maryland me semblait amer!

Pour comble de bonheur, le vent tourna; de gros nuages noirs, courant, se bousculant, passèrent sur la lune, faisant l'obscurité plus épaisse; une rafale déchira l'air comme un long sanglot et, brusquement, l'orage éclata.

J'avais demandé une tempête, je l'avais, et des mieux conditionnées.

Le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient la nue, les vagues mugissantes déferlaient de toute leur hauteur, secouant leur panache d'écume, qui maintenant, me fouettait le visage. Ma cigarette éteinte, mes cheveux collés aux tempes, mes membres glacés. J'essayais de me lever, impossible! Je n'entendais même plus ma voix enrouée, perdue dans le lugubre concert des éléments déchaînés.

Et le flot montait, montait toujours...

J'en avais à la ceinture... aux épaules...

Mes deux mains crispées sur les bras de mon fauteuil, je me soulevais hors de l'eau tant que je pouvais.

Soudain, à la clarté blafarde de la lune émergeant d'un nuage, comme une lanterne sourde dont on ouvre le volet, j'aperçus une vague énorme là-bas, au loin, avançant au galop, s'enflant, se hérissant!... elle était à dix pas... à cinq pas... à deux pas... tout à coup, elle s'écroula sur ma tête avec le fracas d'une avalanche. Etourdi, haletant, suffoqué, je fermais les yeux... et...

Et je me réveillai, pour de bon cette fois, *dans mon lit*, trempé jusqu'aux os, mais d'une sueur d'angoisse.

Je poussai un soupir de soulagement...

Qu'as-tu donc? interrogea ma femme inquiète, tu te plains depuis un moment?

— Je crois bien, je me noyais tout simplement! et un bain forcé n'est jamais agréable, même en rêve.

Arthur DOURLIAC.

SOUVENIRS DE SOLFERINO

Pour aller à Solférino, il faut quitter le chemin de fer à Brescia, sur la ligne Milan-Venise, et traverser, en voiture, une immense plaine. Autrefois aride, dépourvue de toute culture, sans un arbre, cette plaine a fourni, à toutes les époques de l'histoire, le meilleur des champs de bataille; elle est coupée, maintenant, par de nombreux canaux d'irrigation et renferme de belles cultures produisant d'abondantes récoltes.

Après des kilomètres, la route se transforme en une rue de gros pavés, bordée de vieilles maisons rustiques et délabrées. C'est Montichiari, le village italien banal, pauvre d'aspect, malgré sa grande église, son auberge et sa mairie.

Là commencent les souvenirs.

Les habitants ont, en 1860, élevé près du cimetière une pyramide, en mémoire des blessés de Solférino morts chez eux. Les inscriptions qui décorent ce monument sont en langue italienne. J'en traduis une: „ De même que vous avez combattu sur terre pour soutenir vos droits, de même défendez-les dans le ciel contre la tyrannie étrangère."

En continuant la route, on arrive à une colline couverte, du pied au faîte, par la petite ville de Castiglione d'où, le 24 juin 1859, au matin, partit l'empereur pour diriger les opérations entreprises contre les Autrichiens qui avaient fortifié les hauteurs de Solférino. Castiglione se trouve donc sur les derrières de l'armée française et reçut les premiers blessés. Depuis cette époque rien n'a changé. On montre la rue par où passa l'Etat-major; une plaque indique la maison où mourut le général Auger; une autre, celle où logea, pendant trois jours, le commandant Mennessier, tué à l'ennemi. De nombreux témoins oculaires racontent encore de lugubres détails. Ils ne se trouvaient pas là où se donnaient les grands coups, où se multipliaient, dans une ivresse héroïque, les actes de courage et de dévouement, où se cueillaient les lauriers; mais, là où souffraient les victimes, où ralaient les agonisants: l'hôpital, la cathédrale, la caserne, devenue aujourd'hui le collège, les églises des Capucins, de St-Joseph et du Rosaire étaient transformés en ambulances où les femmes et les jeunes filles de la ville soignaient Français et Autrichiens, confondus sur un même lit de paille, rougi de sang. Beaucoup moururent là, comme l'attestent les monuments et les croix du cimetière, où se lisent les noms du général Auger, des colonels Douay et Broutta, des capitaines Loaéal, Laute, Camille, etc. La ville de Castiglione n'a vu que l'envers de la gloire française; cependant, en pansant les blessés, en ensevelissant les morts, elle a partagé les chagrins, les pleurs, le deuil des Français, et son cœur attendri s'est pénétré d'une affection qui se manifeste en toutes circonstances: les enfants savent chanter la „Marseillaise"; les jeunes filles apprennent la langue française à un cours gratuit, organisé par l'Alliance Française; chaque 24 juin, les notables vont déposer une couronne sur les tombes françaises et se réunissent en un banquet pour célébrer la victoire des armes françaises.

Après Castiglione, la plaine est légèrement ondulée, les chemins se cachent sous l'ombre de grandes haies et de tous côtés dominent de petits mamelons semblables à des meules de paille disséminées dans la campagne. Au loin, l'horizon est arrêté par des collines et, sur le ciel clair, se détache, haute et fière, la tour de Solférino, *la Spia d'Italia* qui, pendant des siècles, a imposé le respect à tous: manants et gens de guerre.

Mon guide, un vieux qui parle un patois italien, me raconte le fameux 24 juin:

Les troupes avaient dû abandonner les routes à l'artillerie et au train des équipages; elles avançaient péniblement à travers les terres labourées, les plantations de vignes et d'oliviers où s'enlizaient les pieds, où s'accrochaient les sacs et les bidons. „Mais, ajoute-t-il, avec une certaine fierté, les clairons de France sonnaient, et les pantalons rouges marchaient; rien ne pouvait les arrêter."

En effet, la journée fut rude, Napoléon dut faire donner toute son armée: le corps du maréchal de Mac-Mahon, celui du maréchal Baraguey d'Hilliers, celui du général Niel. Après des combats acharnés, les Voltigeurs de la Garde eurent l'honneur de porter le dernier coup. Ils étaient restés des heures dans un champ, derrière les premières maisons du village de Solférino, au coin de l'unique rue déserte, balayée par une grêle de projectiles, lorsqu'ils reçurent l'ordre de marcher. Ils s'élancèrent, au pas de charge, serrant les rangs si un d'eux tombait, abandonnant leurs blessés, passant sur les cadavres autrichiens, se précipitant à l'assaut, la baïonnette en avant. La montée est raide, sans chemin, couverte de pierres qui roulent sous les pieds. Les soldats, lourdement chargés, s'accrochaient aux arbustes, encouragés par leur colonel qui ne cessait